

## Topo Montréal

Johanne Chagnon

Numéro 43, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46892ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

### ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Chagnon, J. (1989). Topo Montréal. *Inter*, (43), 24–26.

# PHOTO

## MONTRÉAL

Photo : Jean-Pierre BOURGAULT-LEGROS

**BRANDY POT**  
Après vingt ans d'absence sur la dite scène artistique, Pierre BOURGAULT-LEGROS revient délibérément nous présenter, à la galerie Skol<sup>1</sup>, une métaphore du naufrage des idées des années '70. Construite sous le paradigme du marin, BOURGAULT propose une sculpture digne de l'échelle humaine où trois éléments sont interreliés : une coque de bateau arrondie selon la morphologie du dauphin et de la baleine, soigneusement conçu ainsi pour ne pas « fendre l'eau » et sur ce même plancher territoire/mer, un fragment de porte et un « signe » de maison en plomb y émergent.

Derrière cette apparence, une réalité génératrice de cet assemblage : *Brandy Pot* est une île du fleuve Saint-Laurent, ancienne cachette pour la contrebande d'eau-de-vie et dont la situation rendait la navigation dangereuse et propice aux naufrages. Pour contrer la catastrophe, un phare y fut construit en 1882. (La porte faisant partie de la sculpture est coulée de plomb à même celle de ce phare). Voilà pour l'histoire/muse du créateur.

court d'emblée sans retour ni dépassement, n'est vouée qu'à son rythme. Des valeurs subordonnées à l'efficacité et à la rapidité ne peuvent certes pas être compatibles avec un projet de renouvellement de l'appréhension de l'environnement comme territoire. Le rapport à celui-ci, et proposé par BOURGAULT, implique une vision verticale sur le monde. (Celle que semble détenir le marin). Voilà l'enseignement de la mer. Habilement construit, *Brandy Pot* prend physiquement le spectateur et lui fait suivre virtuellement le mouvement en amont et en aval tout en lui restituant du même coup, son pouvoir de modifier, de changer et de transformer ce qui n'est peut-être pas encore régi par un conditionnement.

Sonia PELLETIER

<sup>1</sup> Galerie Skol, 3981, boul. Saint-Laurent espace 222, Montréal, du 11 au 29 janvier 1989.

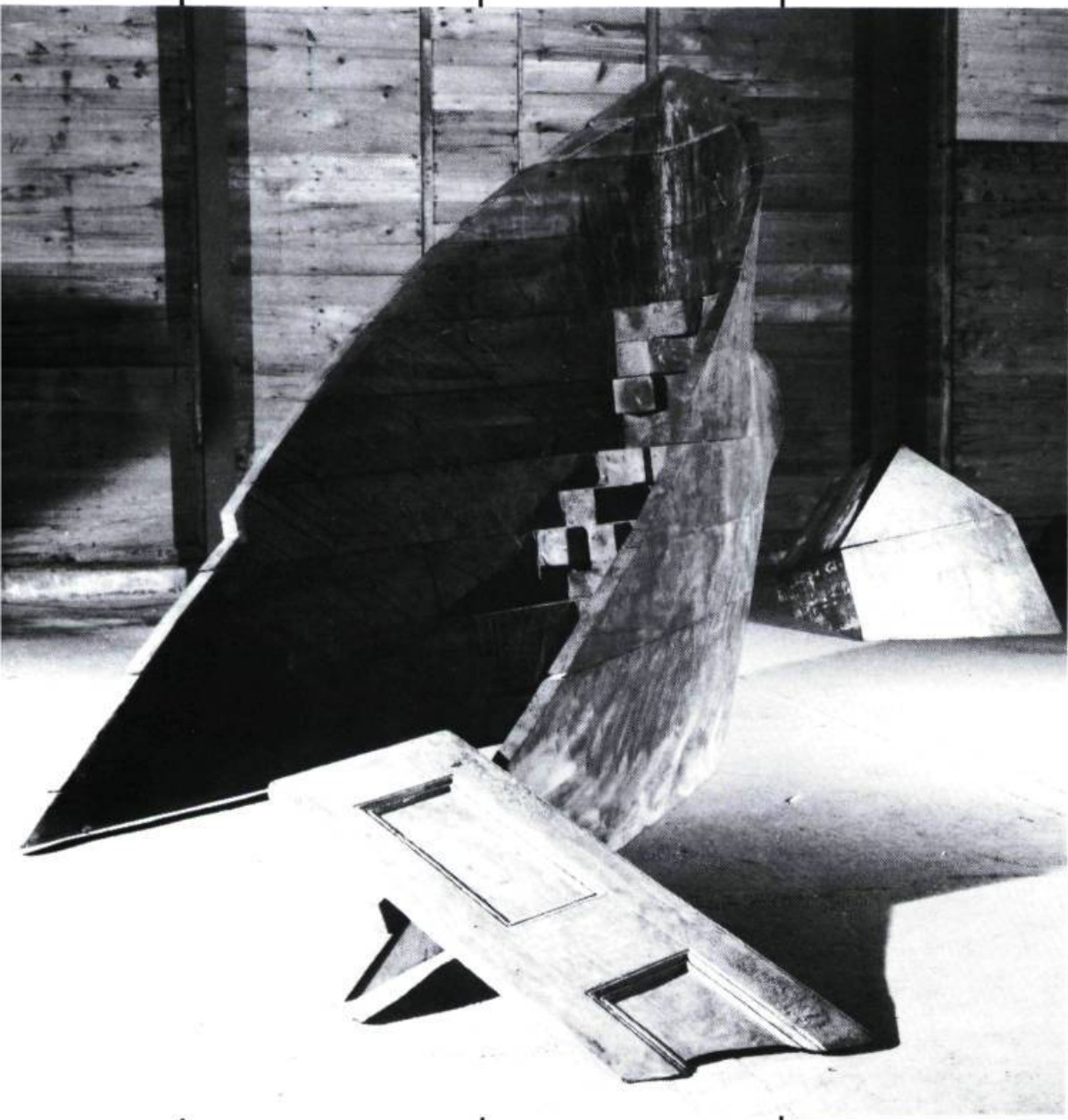
### EN USANT SES SEMELLES DANS LES RUES DE MONTRÉAL

Se promener, flâner, s'arrêter quand on veut... Ce sont ces mots-clés qui vont nous servir non pas à visiter

touristiquement Montréal, mais à approcher certaines démarches artistiques. Il y a certains artistes, en effet, qui évoluent dans le temps et l'espace qui leur sont propres, en fonction de leurs propres exigences, et qui suivent des chemins autres que ceux de l'habituelle formule « exposition ». Une telle réflexion permet de considérer de façon englobante les attitudes des individus qui tentent de trouver dans leur pratique artistique le « comment » et le « où » qui donnent sens à leurs propositions.

*Un poisson dans la ville.*

Ce poisson, c'est peut-être un de nous, baladeur/euses et « rois (et reines) d'la marchette »<sup>1</sup>, c'est aussi Gilbert BOYER qui « expose » à l'extérieur depuis janvier dernier, et pour toujours si ses matériaux résistent à l'usure du temps. Il propose aux passants une douzaine de plaques de marbre gravées, vissées aux murs de certains commerces et maisons<sup>2</sup>. La ville elle-même devient ainsi un lieu permanent d'exposition, ce qui modifie évidemment la manière d'entrer en contact avec l'œuvre proposée : ou bien se faire aller pas mal les pieds pour la saisir dans son ensemble (choisir de préférence une belle journée !) ou laisser le hasard en favoriser la rencontre. Le concept de ce projet est aussi venu par hasard à BOYER, le jour où il est tombé sur une plaque commémorative, à Pointe-Saint-Charles, signalant le lieu où un certain Père LEMAISTRE a été « massacré » par des Iroquois. Bizarre cette plaque évoquant un fait historique à propos d'un homme dont on ne peut quasiment pas trouver trace dans aucun manuel ! Et qui est l'auteur de cette inscription ? En contrepartie, jamais un monument n'a rappelé la mort d'un Iroquois ! Avec ce projet *Un poisson dans la ville*, BOYER revendique pour les événements de sa vie personnelle tout autant d'importance que pour un événement supposément jugé mémorable. On pourrait se demander : pourquoi cet individu et non pas un autre ? Il est cependant possible de se reconnaître dans les propos gravés dans le marbre par BOYER : de courtes phrases écrites en fonction du lieu environnant, inspirées de l'ambiance du moment ou tirant parti d'une anecdote vécue sur place par l'artiste, ou faisant mention de l'installation géographique du territoire montréalais. Même si les textes portent presque toujours la marque



Derrière tout ça, une idéologie perdue : une société dont la surenchère technique

Repères, J.-P. BOURGAULT-LEGROS, *Brandy Pot*.



du « je » (ou peut-être à cause de cela justement), leur tournure sensible et concrète permet au piéton de se les approprier. Petits clins d'œil en passant.

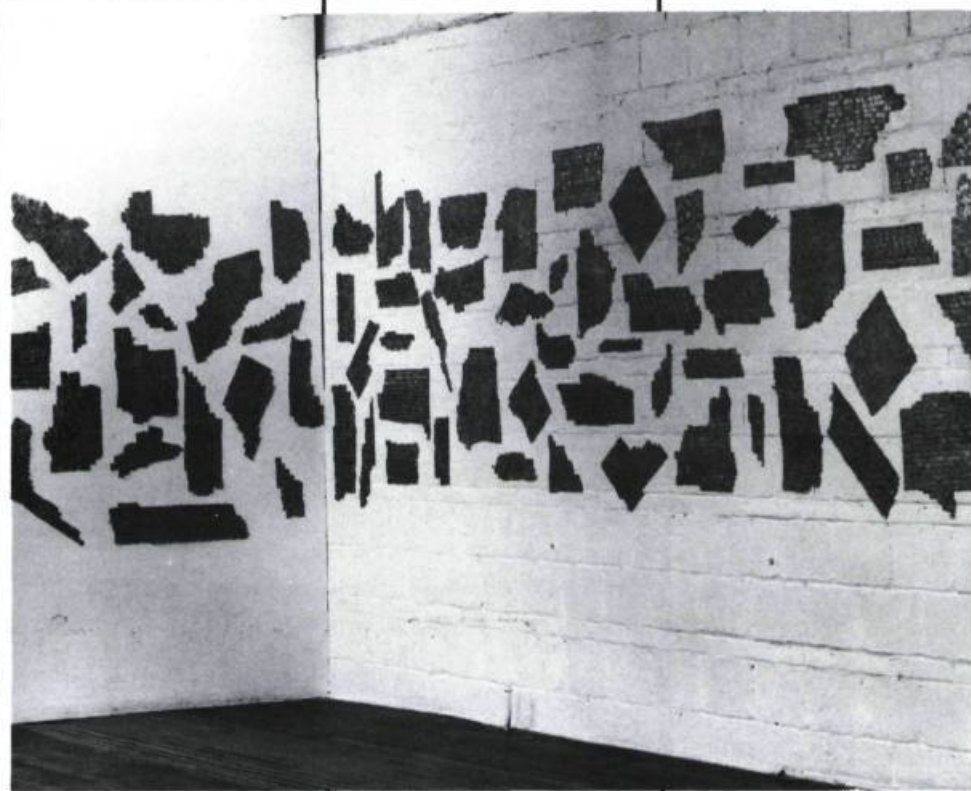
Si les plaques de BOYER sont pour la plupart concentrées dans le seul quartier Plateau Mont-Royal, c'est contraire à l'intention première de l'artiste : la réception très souvent défavorable des propriétaires des murs convoités a limité le terrain de cette intervention à un quartier où il y a plus de gens sensibilisés aux aventures de l'art actuel. Pourtant, ce projet ne demandait pas une bien grande implication ! Et même aucun déboursé ! Comme quoi les productions artistiques actuelles, et ce d'autant plus quand elles sont des initiatives individuelles, non-institutionnelles, sont confrontées à un fossé d'incompréhension qui n'est pas prêt d'être franchi, même si elles sont animées d'une volonté de se rapprocher du quotidien.

Gilbert BOYER a l'habitude d'expérimenter des espaces peu explorés. Ses actions précédentes ont très souvent joué avec les diverses instances du système artistique (institutions, organismes subventionneurs, critiques, médias, outils de promotion...) qui font l'objet d'art, le prennent en charge, sinon celui-ci n'existerait pas publiquement. Ainsi, le projet *350° autour de l'objet* (mars à novembre 1986), réalisé avec Louise VIGER, s'est élaboré en partie autour de cette problématique. Il soulevait également la question du statut de cet objet qui existe dans les documents qui en gardent la trace, sans nécessairement avoir été vu. Ce qui, ironiquement, peut très bien être le sort d'*Un poisson dans la ville* : il suffit d'être informé de son concept pour pouvoir prétendre en connaître tous les aspects... BOYER a également choisi comme autre lieu d'intervention les pages de diverses revues d'art, la dernière production de cet ordre étant *Amérique poste restante* (1988). La réflexion critique de ce créateur sur les composantes du système artistique est possible en même temps parce qu'elle bénéficie toujours plus ou moins du soutien de ce même système : collaboration d'une critique d'art connue, compte rendu dans la revue *Parachute*, etc. Le projet *Un poisson dans la ville* a, quant à lui, reçu l'appui du Conseil des Arts. Son incrustation discrète dans le quotidien rejoint

l'idée du volet *350° autour de l'objet*, intégrant divers « objets d'art » dans des commerces, rue Saint-Laurent.

Après s'être bien gelé dehors à repérer toutes ces plaques en ce mois de février, pourquoi ne pas se réchauffer quelque part ? Justement, une invitation nous est faite : *Viens t'asseoir et laisse la porte ouverte*, spectacle multidisciplinaire de Diane TRÉPANIÈRE<sup>3</sup>. Cette artiste se signale également par une démarche particulière, tout comme plusieurs autres artistes qui choisissent d'agir au niveau de leur réseau social immédiat. Elle a produit jusqu'à maintenant pour le milieu féministe qui lui est proche, milieu déjà marginal en soi. Sans souci d'une reconnaissance publique autre que celle des femmes à qui s'adresse d'abord sa pratique. La production de Diane TRÉPANIÈRE s'est traduite différemment, selon les occasions, sans jamais passer par l'accrochage-galerie : conception de

**Vue partielle de l'exposition de Gérard BRISSON, *La chute d'Icare*.**



couvertures de livres, travail d'édition avec le livre *Espaces* (1987). Aussi, la mise sur pied d'une revue au fonctionnement inhabituel.

Composée d'œuvres réalisées par des femmes lesbiennes, tirée sur photocopieuse et distribuée uniquement à celles qui y collaborent, réduisant ainsi les frais au minimum et rendant sa production possible.

Le spectacle visuel *Viens t'asseoir et laisse la porte ouverte* est une réalisation menée, comme les précédentes, sans aucune subvention. Composé de onze tableaux élaborés à partir des diapositives de l'auteure, projetées sur des écrans de diverses textures et positions,



**Une des plaques du projet *Un poisson dans la ville* de Gilbert BOYER (coin Saint-Denis et Gilford)**

il laisse également beaucoup de place aux créations d'autres femmes : musique, textes, œuvres visuelles, comme au cinéma où il est indispensable. La structure du spectacle imite d'ailleurs la forme-cinéma, ce qui dynamise la succession des interventions physiques. Travail de collaboration, tout

**Photographie extraite du spectacle multidisciplinaire de Diane TRÉPANIÈRE, *Viens t'asseoir et laisse la porte ouverte*.**

Photo : Guy L'HEUREUX

Photo : Diane TRÉPANIÈRE

Photo : Guy L'HEUREUX





Photo : GUY L'HEUREUX.

**Une des « toiles » de Conversations-communications de Joseph BRANCO.**

diapositives. Sur un ton parfois sérieux, parfois humoriste ou fantaisiste, l'artiste fait un grand tour d'horizon personnel : elle parle de sa situation passée et actuelle, sa position sociale, son travail, son environnement, son engagement féministe... Signalons cette phrase de Hélène CIXOUS citée dans le spectacle, qui résume bien la démarche de Diane TRÉPANIÈRE : « Errer, aimer, ramper, penser dans l'intimité immense des choses. » Le lieu de présentation (Centre culturel Calixa-Lavallée) installe une distance non favorable aux propos énoncés, et l'artiste est la première à le reconnaître : du lieu intime où le spectacle a été conçu à la salle de spectacle conventionnelle, s'est un peu perdu ce contact si important, qui a toujours guidé sa démarche. Une présence physique plus importante des interprètes participantes aurait sans doute contribué à donner une plus grande intensité à ce spectacle où tout, même les sculptures utilisées, passait par le traitement photographique. Par ailleurs, on pouvait s'y sentir très à l'aise : il s'y établissait une familiarité à

cause du type de discours et de l'atmosphère générale, et aussi à cause d'une reconnaissance des divers lieux de création photographiés.

Janvier, Ce titre d'exposition, avec sa virgule, est comme une phrase inachevée. Une apparition ponctuelle dans la ville en ce mois d'hiver. La plaque, installée dehors dans la rue, mêlée aux autres enseignes commerciales, nous invite à grimper au 3<sup>e</sup> étage d'un édifice, rue Saint-Laurent. Nous faisant découvrir du même coup qu'il existe une mosquée islamique (Al-Humma) à Montréal. Trois amis y ont loué un espace afin d'y présenter leurs travaux récents<sup>1</sup>. Face à de telles initiatives de plus en plus répandues, la question qui se pose toujours est : pourquoi exposer dans un tel lieu et pour y dire quoi ? On comprend ici qu'il y a, à la base du projet, le désir d'exposer à son rythme et non selon les disponibilités des lieux artistiques, le goût d'avoir un espace suffisamment grand pour pouvoir bien s'y déployer, la volonté de se prendre en charge et d'agir sans contraintes autres que les siennes. À part ces considérations de temps et d'espace, les constructions de Marie A. CÔTÉ et surtout les peintures de François LACASSE auraient très bien pu se retrouver ailleurs.

Joseph BRANCO joue davantage avec l'éphémérité annoncée par le titre : certaines de ses « toiles » (constituées littéralement de toiles de tente ou de parachute) venaient à peine d'être terminées, la colle n'était pas tout à fait sèche.

Arrêtons-nous un instant dans une galerie, eh oui ! pourquoi pas ? Pour assister à la *Chute d'Icare* de Gérard BRISSON<sup>2</sup>. Cette exposition, quoiqu'elle aurait pu être présentée dans un autre lieu, y est intéressante à cause du questionnement soulevé. BRISSON propose trois « tableaux », bien plats au mur, monochromes, chacun constitué de 58, 89 et 46 fragments. Rien à voir là au premier coup d'œil. Non, en effet, car tout se passe en dessous, si on peut dire.

Les matériaux de ces œuvres sont en fait d'anciens dessins ou peintures de BRISSON, découpés en petits carrés, recollés, recouverts de fonds de peinture (parfois sur des rebuts de masonite), dissimulant complètement leur apparence première. Trois cartons accompagnent les tableaux. Chacun commence par : « Il y a des jours où, poussé par l'ennui... », « Il y a des jours où, par désœuvrement... », « Il y a des jours où, pour passer le temps. » Cela rappelle une des phrases de Gilbert BOYER : « Il fallait bien un jour flou pour que je prenne le temps de regarder autour de moi. » Pour ces deux artistes d'ailleurs, les mots sont indissociables des autres aspects de leur démarche. Chaque carton décrit très précisément la confection de chaque pièce, ne laissant planer aucun mystère sur le « talent » ou l'habileté de son auteur. Tout y est dit, il n'y a pas à chercher autre chose, aucune magie à dévoiler. Toute cette comptabilité accentue le caractère irrationnel de passer du temps sans calculer (quatre ans de réalisation). Et du temps pour quoi ? Pour passer le temps... Les considérations de l'artiste sont une réflexion sur la vie en général et rejoignent ainsi un sentiment très répandu par les temps qui courent : où allons-nous, pris entre un passé pas trop reluisant et un avenir pas trop rassurant ? BRISSON ne prétend pas y répondre. « N'espérez rien de moi », écrit-il.

À un niveau plus concret, le travail de BRISSON fait penser à toutes ces préoccupations exprimées par beaucoup d'artistes aujourd'hui, particulièrement ceux qui produisent des environnements éphémères :

tant de productions pour quoi faire, qui les voit, qui les verra ? On pourrait voir ici une solution : autant se servir du dérisoire de la situation et se lancer dans le recyclage des vieilles œuvres !

L'artiste a utilisé ici la formule « accrochage-dans-un-lieu-pour », sans toutefois se plier à cette règle qui a la vie dure, celle du vernissage. Cependant, son discours écrit — autre que celui accompagnant les tableaux — cite des philosophes ou autres penseurs et contient beaucoup de références mythologiques, ce qui établit un décalage surprenant avec le ton général de sa proposition. C'est comme s'il sentait le besoin de s'appuyer sur des théories éprouvées ou de faire étalage de ses connaissances alors que son propos sensible et très actuel peut se passer de ces lumières.

Les quelques démarches examinées dans cet article se déploient dans un espace vital qui leur est propre, selon un temps qui leur convient. L'art comme une façon de flâner. Il y est beaucoup question d'« oisiveté », ce qui rappelle le troisième point du manifeste de la (Société de Conservation du Présent) qui est justement le *désœuvrement* (en voilà un autre groupe qui a une démarche particulière !) On y sent le besoin de se réapproprier ce temps qui doit appartenir à chacun. Et de le faire savoir au milieu autour de soi. Afin que tous y trouvent leur compte, artistes et public.

Johanne CHAGNON.

<sup>1</sup> D'après la chanson *Le roi de la marchette*, paroles de Plume LATRAVERSE, musique et interprétation de Gerry BOULET.

<sup>2</sup> Ces plaques peuvent être vues aux coins des rues : Saint-Hubert et Mont-Royal ; Sherbrooke et Sanguinet ; Cherrier et Saint-Hubert ; Cherrier et Saint-André ; Napoléon et Parc-Lafontaine ; Saint-Denis et Gilford ; Saint-Laurent et Laurier ; Laurier et Jeanne-Mance ; Duluth et Saint-Urbain ; Notre-Dame et Des Seigneurs ; Hutchison et Prince-Arthur (2).

<sup>3</sup> Présenté au Centre culturel Calixa-Lavallée du 11 au 15 janvier, repris à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal le 8 mars. Musiques de Danielle BOUTET, Sylvie GAGNON, Louise POIRIER ; textes de Diane TRÉPANIÈRE, Nicole BROSSARD, Hélène CIXOUS, Monique WITTIG ; voix de Sylvie AUDOUIN, Suzanne BOISVERT ; jeu de Suzanne BOISVERT, Diane DEWAR, Andrée DUMOUCHEL, Manon DUQUETTE ; sculptures de Geneviève COURVAL, Madeleine DORÉE, Renée OUIMET. Productions CINÉMOI.

<sup>4</sup> Au 1592, boul. Saint-Laurent, du 14 janvier au 12 février.

<sup>5</sup> Exposition présentée en février à la galerie Skol, 3981, boul. Saint-Laurent, local 222, Montréal.